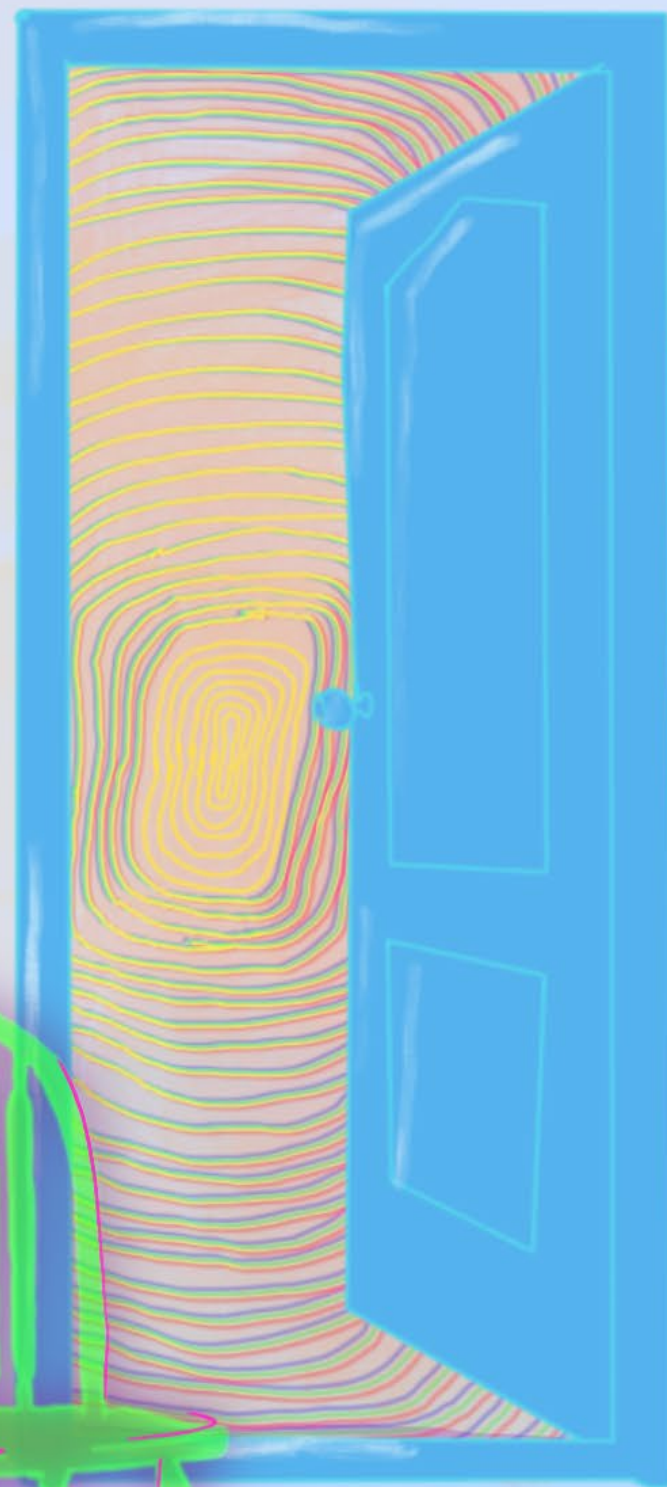


# ledélit

Publié par la société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill

*Le Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

SORTIE



McGill DAILY ledélit  
**DPS SPD**  
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY  
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

# Relativiser les « chambres d'écho » à l'ère numérique

**A**vant l'existence d'Internet, la presse écrite et les bulletins de nouvelles télévisés consolidaient nos biais cognitifs en hiérarchisant les sujets selon leur degré d'importance, en traitant l'actualité sous un certain angle, parfois même avec une certaine intention de commercialiser l'information. La ligne éditoriale d'un journal sous-tend toujours son lot de croyances et de valeurs auxquelles le public adhère ou non. Alors qu'il serait probablement édifiant de lire tous les journaux de Montréal pour les confronter entre eux, en avons-nous le temps, et sommes-nous réellement disposé·e·s à le faire? La plupart du temps, nous nous contentons de saisir une idée dans un article qui a été vérifiée par une autorité, qui confirme notre vision du monde ou la met au défi. En ce sens, le phénomène des chambres d'écho, selon lequel un même type de contenu nous serait proposé de manière récurrente et renforcerait nos schèmes de pensée, s'est-il vraiment intensifié avec l'avènement des médias sociaux?

Il semblerait hâtif de tenir les chambres d'écho pour responsables de notre renfermement sur des perspectives uniques. Plusieurs études montrent que le fameux phénomène des chambres d'écho devrait être relativisé, et non généralisé à l'ensemble des utilisateurs·rices : seulement 3 à 5% de la population serait véritablement dans une chambre d'écho, selon le professeur de sciences des données Chris Bail à l'Université Duke. Judith Möller, spécialiste en communication politique et en journalisme de l'Université d'Amsterdam, avance pour sa part que les algorithmes de recommandation nous confronteraient à un spectre élargi de réalités sociales, politiques, et culturelles, permettant une diversification des voix.

Le phénomène des chambres d'écho tend à rendre compte d'une vision des utilisateur·rice·s du web comme étant sous l'emprise des histoires leur étant fournies, dépossédé·e·s de leur faculté de jugement. Or, « *l'exposition à des histoires incon-*

*grues ne conduit pas automatiquement à leur adhésion par le public (tdlr)* », explique Mykola Makhortykh, chercheur à l'Institut de communication et d'étude des médias à l'Université de Berne. Ce n'est donc pas seulement l'algorithme qui doit passer en revue notre profil et nous proposer du contenu en fonction de nos intérêts. Nous devons également garder un œil critique vis-à-vis des contenus en libre diffusion sur Internet et conserver la saine habitude de corroborer une information par plusieurs sources.

Au-delà de son application circonscrite, la théorie médiatique des chambres d'écho pose en filigrane la question de la distinction entre une information fiable et non fiable. Ce problème se posait beaucoup moins avant l'avènement du web, lorsque les journalistes bénéficiaient d'une tribune dans la presse papier, à la radio ou dans les chaînes d'information en continu. Les informations journalistiques entraient alors beaucoup moins en concurrence avec d'autres types de contenus médiatiques et n'étaient pas conçues dans une recherche constante de l'attention du public. Aujourd'hui, les informations journalistiques se retrouvent de plus en plus sur un pied d'égalité avec des contenus médiatiques, potentiellement non vérifiés, du fait de leur présence accrue sur les fils d'actualités.

Et ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. Il nous faut seulement garder à l'esprit que des discours de provenances hétérogènes peuvent se mêler les uns aux autres dans l'espace public, et que le risque de désinformation est dès lors accru. Tandis que notre attention s'éparpille du fait de la décentralisation de l'information journalistique, notre manière de lire l'actualité est en pleine transformation. Nous sommes placé·e·s face à une profusion de différentes visions du monde qui contiennent leur lot de contradictions et qui complexifient notre rapport à la réalité. Il reste à savoir si la multiplication des sources d'information contribue ou nuit à une bonne compréhension des nouvelles. ☹

LÉONARD SMITH  
Rédacteur en chef

## RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107  
Montréal (Québec) H3A 1B5  
Téléphone : +1 514 398-6790

**Rédacteur en chef**  
rec@delitfrancais.com  
Léonard Smith

**Actualités**  
actualites@delitfrancais.com  
Béatrice Vallières  
Hugo Vitrac  
**Vacant**

**Culture**  
artsculture@delitfrancais.com  
Louis Ponchon  
Agathe Nolla

**Société**  
societe@delitfrancais.com  
**Vacant**  
**Vacant**

**Vie nocturne**  
vienoctrurne@delitfrancais.com  
Alexandre Gontier

**Coordonnateur de la production**  
production@delitfrancais.com  
**Vacant**

**Visuel**  
visuel@delitfrancais.com  
Marie Prince  
Laura Tobon

**Multimédias**  
multimedias@delitfrancais.com  
**Vacant**  
**Vacant**

**Coordonnateur·rice·s de la correction**  
correction@delitfrancais.com  
Camille Matuszyk  
Paul Hajage

**Webmestre**  
web@delitfrancais.com  
Mathieu Ménard

**Coordonnatrice réseaux sociaux**  
reso@delitfrancais.com  
Célia Petrissans  
**Vacant**

**Contributeurs·rices**  
Julie Tronchon, Margaux Thomas, Henry Kemeny-Wodlinger, Vincent Maraval et Clément Veysset.

**Couverture**  
Laura Tobon

## BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

**Publicité et direction générale**  
Boris Shedov

**Représentante en ventes**  
Letty Matteo

**Photocomposition**  
Mathieu Ménard

**The McGill Daily**  
coordinating@mcgilldaily.com  
Anna Zavelisky

**Conseil d'administration de la SPD**  
Saylor Catlin, Louis Favreau, Léonard Smith, Natacha Ho Papieau, Asa Kohn, Philippe Shi, Boris Shedov, Laura Tobon, Anna Zavelisky.

*Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.*

*Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.*

*L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.*

*Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.*

*Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).*

## L'AEUM adopte une motion contre le génocide ouïghour

Après un premier vote sans quorum, la motion a été finalement approuvée par le Conseil législatif.

VINCENT MARAVAL  
Contributeur

Le 16 janvier dernier, lors de l'assemblée générale (AG) de l'Association Étudiante de l'Université McGill (AEUM), les deux étudiants Samuel Massey et Leo Larman Brown ont proposé une motion concernant « les droits des ouïghours et le désinvestissement relatif au génocide Ouïghours ». Passée sans quorum lors de l'AG, elle a finalement été adoptée le 19 janvier dernier lors du conseil législatif de l'AEUM. La motion faisait partie de l'*Initiative universités propres* (*Clean Universities Initiative*, CUI) du Projet de Défense des droits des Ouïghours (URAP).

### Une initiative pour les droits Ouïghours et le désinvestissement du génocide

Il y a bientôt un an, URAP a lancé sa campagne *Initiative universités propres* afin de pousser les universités canadiennes à retirer leurs investissements dans les entreprises impliquées dans le génocide des Ouïghours en Chine.

Dans un rapport appuyant la motion, les membres de l'URAP ont mis en avant la part de responsabilité qu'aurait McGill dans l'oppression du peuple ouïghour à travers ses investissements. Au total, l'URAP soutient que McGill aurait investi environ 115 millions de dollars canadiens dans 111 entreprises identifiées par l'organisation comme participantes au génocide.

Les Ouïghours sont une minorité musulmane de près de 25 millions d'individus, dont 12 millions sont regroupés dans le Xinjiang, une province du Nord-Ouest de la Chine. Au début des années 2010, le gouvernement chinois a annoncé se lancer dans une campagne de lutte contre le terrorisme dans cette région. Néanmoins, selon plusieurs organismes défenseurs des droits humains dont Human Right Watch, cette « lutte contre le terrorisme (tdlr) » s'est surtout exprimée à travers une oppression croissante du peuple ouïghour, qui représente 45% de la population de la région.

Aujourd'hui, de nombreuses organisations non gouvernementales (ONG) comme Human Rights Watch ou Amnistie International accusent la Chine de crimes contre l'humanité à l'encontre du peuple ouïghour. Ces dernières dénoncent notamment l'exercice d'arrestations et de détentions arbitraires, de tortures, et de surveillance de masse perpétrés par la Chine contre le peuple ouïghour depuis 2010.

Selon Leo Larman Brown, un étudiant représentant l'*Initiative université propres* à McGill et principal porteur de la motion, « le génocide ouïghour ne reçoit pas l'attention qu'il mérite ». En effet, il soutient que les persécutions telles que dénoncées par des groupes humanitaires sont relativement invisibilisées : ce génocide ne reçoit qu'une faible couverture médiatique. D'après les recherches du *Délit*, seule une petite partie d'institutions, dont les assemblées canadiennes et françaises, ont reconnu les

actions du gouvernement chinois comme un « génocide » et un « crime contre l'humanité »

### Ce qu'il faut retenir du rapport

Dans le cadre de leurs recherches pour le rapport appuyant la motion présentée à l'AEUM, les membres de l'*Initiative université propres* ont créé un algorithme évaluant le niveau de complicité entre le génocide et certaines entreprises dans lesquelles McGill investit. Cet algorithme a recensé 111 entreprises qui seraient liées au génocide. Au sein de ces 111 firmes, 67 sont considérées comme « faiblement complices », soit des entreprises qui ne sont pas directement impliquées mais ayant des fournisseurs concernés, 18 sont considérées comme « moyennement complices », soit

*« Puisque le génocide a été reconnu par le gouvernement, il est plus probable de convaincre McGill de retirer ses investissements »*

Val Mansy, vice président-e aux affaires externes de l'AEUM

celles disposant d'une présence dans la région du Xinjiang, et enfin, les entreprises décrites comme « hautement complices » dans le génocide sont au nombre de 26.

Dans son rapport, l'URAP considère ces 26 entreprises comme « hautement complices » à cause de certaines caractéristiques qu'elles regroupent. Selon l'organisation, ces dernières participeraient à la surveillance de masse des ouïghours et

auraient des partenariats avec l'entreprise Xinjiang Production and Construction Corps (XPCC), qui est une entreprise nationale chinoise connue pour son rôle primordial dans l'organisation de l'oppression des ouïghours. D'après le rapport, ces entreprises « hautement complices » ont aussi une présence dans la région du Xinjiang, une participation au transferts de travailleurs forcés, ou encore des liens avec des entreprises qui ont été sanctionnées par l'administration américaine.

Au cours de notre entretien, Leo Larman Brown a mis l'accent sur la préoccupation majeure que représente le lien entre 15 de ces firmes « hautement complices » et l'entreprise XPCC, considérée dans le rapport comme « créée pour supprimer et coloniser les peuples autochtones

de la région ouïghour ». Il a insisté sur le fait que XPCC est une entreprise officiellement sanctionnée par le gouvernement canadien, et qu'en finançant certaines de ces entreprises, McGill maintient un lien indirect avec XPCC.

### Adoption de la motion : déception ou avancée ?

En réalité, la motion n'a pas été adoptée directement par l'assemblée générale, mais plutôt par le Conseil législatif. En effet, pour pouvoir adopter une motion légitimement, l'assemblée générale de l'AEUM nécessite de rassembler un quorum de 350 personnes. Or, lors du vote, seules 50 personnes étaient présentes, rendant l'approbation de la motion uniquement consultative. La responsabilité de décider l'adoption du texte a donc été transférée au conseil législatif, qui a voté son adoption à 17 voix contre une le 19 janvier dernier.

Lors de l'assemblée générale et du Conseil législatif de l'AEUM, des questions ont été soulevées quant à la possibilité de voir la motion bloquée par l'administration de

McGill comme cela avait été le cas pour la motion de solidarité avec la Palestine en mars dernier. Lors du Conseil législatif, Val Mansy, vice-président-e aux affaires externes de l'AEUM, a précisé que l'AEUM avait été « indépendante dans la décision à prendre », et s'est montré-e confiant-e : « *Puisqu'il [le génocide (ndlr)] a été reconnu par le gouvernement, il est plus probable selon moi de convaincre McGill [de retirer ses investissements]* ».

Au cours de l'assemblée générale, un participant a fait part de ses préoccupations quant à l'impact réel de cette motion : « *Nous savons que pendant de nombreuses années, McGill a ignoré tout ce que l'AEUM a acquis dans la direction du désinvestissement* ». Interrogée par *Le Délit* sur les politiques d'investissement de McGill, Frédérique Mazerolle, agente des relations avec les médias de l'Université, nous a affirmé que « McGill a un engagement de longue date envers la durabilité et la responsabilité sociale », notamment exprimé dans l'approbation en 2020 « des modifications de l'énoncé de la politique d'investissement du fonds de dotation afin d'y inclure des Critères environnementaux, sociaux et de gouvernance (ESG) ».

L'absence de quorum lors du vote de cette motion a été source de déception pour Leo Larman Brown, qui constate que le manque de participation des étudiant-e-s est devenu un problème récurrent au sein de l'assemblée générale. En effet, en naviguant sur le site internet de l'AEUM, *Le Délit* a pu constater que depuis le 25 février 2019, il n'y a eu qu'une seule assemblée générale régulière dans laquelle le quorum était représenté.

Vers la fin de l'entretien, Leo Larman Brown semblait néanmoins confiant après l'adoption de cette motion. Pour lui, même s'il est clair que McGill ne peut pas désinvestir du jour au lendemain, l'adoption représente déjà « une première étape très importante ». L'étudiant souligne : « *Nous (Clean Universities, ndlr) n'avons pas l'intention de devenir ennemis de McGill* ». Il affirme être « impatient de travailler main dans la main avec l'administration pour faire avancer les choses ». ☺



LAURA TOBON | LE DÉLIT

# La Foire aux livres de McGill fait ses adieux

L'édition de 2022 aura été la dernière.

Après 50 ans d'activité, la Foire aux livres annuelle de McGill aura tenu sa dernière édition à l'automne 2022, ont annoncé les coordinatrices de l'événement dans une publication partagée sur Facebook.

« Avec un mélange de tristesse, de fierté pour la tradition de 50 ans de la Foire aux livres et d'appréciation pour le dévouement de tant de personnes au fil des décennies, nous avons le regret d'annoncer que la Foire n'aura pas lieu en 2023, ni dans un avenir prévisible (tdlr) », peut-on lire dans le communiqué.

La fin de l'événement est causée par une combinaison du départ à la retraite des deux coordinatrices, Anne Williams and Susan Woodruff, et de la fermeture de la bibliothèque Redpath. En effet, le complexe bibliothécaire McLennan-Redpath sera rendu inaccessible au public pour au moins trois ans à compter du mois de mai 2023 pour être rénové dans le cadre du projet FiatLux. Les locaux de la Foire seront également affectés par la fermeture.

## Une tradition de longue date

À chaque automne depuis 1972, le hall de la bibliothèque Redpath se pare pendant quelques jours de dizaines de milliers d'ouvrages, DVD, disques vinyles et partitions. Une



salle entière est réservée aux livres anciens et rares. Tout au long de ses 50 ans d'existence, la Foire aux livres de McGill est devenue un incontournable des amateur·rice·s de livres dans la province et même au-delà. Les ouvrages sont obtenus grâce à des dons, et les livres invendus sont mis gratuitement à la disposition des étudiant·e·s sur le campus ou donnés à l'organisme Renaissance, partenaire de l'événement. L'événement est organisé et géré par des volontaires.

L'initiative est née de la collaboration entre L'Association des

## «La Foire aux livres de McGill est devenue un incontournable des amateur·rice·s de livres dans la province et même au-delà»

Femmes Diplômées de McGill et l'Association des femmes de McGill. L'entièreté des revenus provenant de la vente des livres sert à financer des programmes de bourses pour les étudiant·e·s mcgillois·es. En 50 ans d'existence, la Foire a permis de lever près de deux millions de dollars en bourses étudiantes. Entre 2009 et 2010,

trois bourses ont été établies grâce à ses revenus, soit la bourse Jane B. Hood destinée à un·e étudiant·e en littérature anglaise, une bourse à la Faculté de musique Schulich, et une bourse pour un·e étudiant·e de premier cycle. Ces dernières continueront d'être attribuées malgré la fin de l'événement « afin de servir comme legs

de la Foire aux livres », peut-on lire dans le communiqué partagé sur Facebook.

## Pas la première fermeture

Au cours de la dernière décennie, la Foire aux livres de McGill a vu son existence menacée à plusieurs reprises.

En 2018, les organisatrices avaient annoncé que la Foire tiendrait sa dernière édition en 2019, avant de faire un grand retour post-pandémique en 2022. En 2012, l'événement avait été annulé, faute de volontaires, puis avait été annulé à nouveau en 2013 à cause de rénovations à la bibliothèque Redpath. En 2014, l'événement avait eu lieu, mais n'avait reçu que très peu de visiteur·euse·s.

Malgré la fin un peu abrupte qu'a connue l'événement, les organisatrices se montrent satisfaites du projet de longue haleine qu'a représenté l'organisation de la Foire. « Toutes les personnes impliquées sont fières de notre contribution à notre communauté. Nous remercions toutes les personnes qui ont supporté la Foire aux livres au cours de sa longue histoire », concluent Anne Williams et Susan Woodruff. ☹

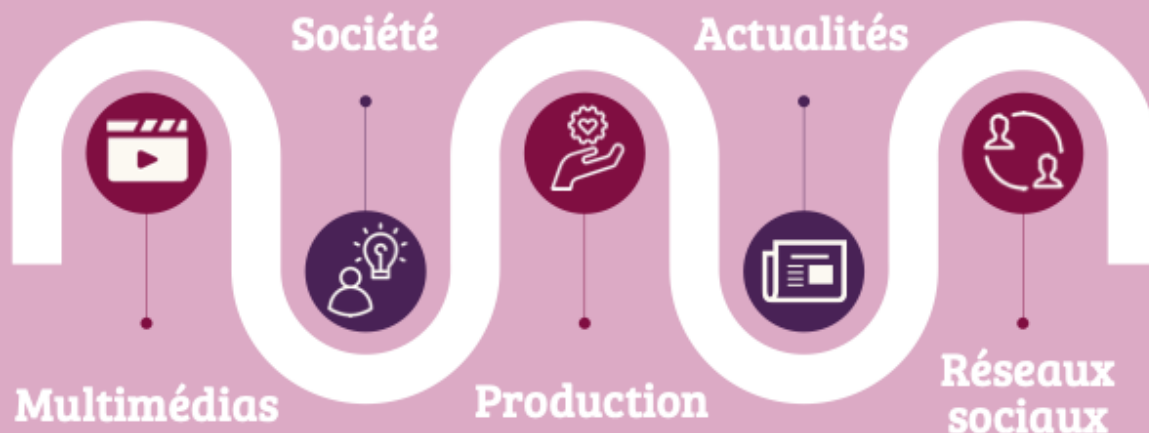
BÉATRICE VALLIÈRES  
Éditeur Actualités

## ledélit recrute !



Tu désires livrer un dossier de fond, un point de vue, ou encore une lettre ouverte ? Les rubriques Enquêtes et Opinions sont là pour toi !

Tu veux rédiger des nouvelles pour informer des plus récents développements sur le campus de McGill ou à Montréal ? Une place t'attend en Actualités !



Tes aptitudes en vidéo et en montage permettront de diversifier nos plateformes de distribution !

Ton sens de l'organisation sera mis à profit pour assurer la cohésion entre les différentes sections du journal !

Tu joueras un rôle crucial dans la promotion de nos événements et de nos activités en ligne !



Tous les postes sont rémunérés !  
Pour plus d'informations : [rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com)

# McKinsey visé par une enquête du fédéral

## McKinsey, « un gouvernement fantôme »?

**M**ercredi 18 janvier, une enquête en comité parlementaire a été lancée pour faire lumière sur les 101,4 millions de dollars de contrats octroyés par le gouvernement Trudeau au cabinet de conseil multinational McKinsey depuis 2015. *Le Délit* s'est entretenu avec Daniel Béland, directeur de l'Institut d'études canadiennes de McGill (IÉCM), pour mieux comprendre les enjeux de cette enquête.

### La consultocratie

La montée des consultants dans le domaine de l'administration publique date des années 1980-1990. Elle coïncide avec ce que l'on a appelé la nouvelle administration publique (*New public management*) : la modernisation de l'État par l'introduction de stratégies et d'approches empruntées au secteur privé. Visant l'efficacité et la responsabilisation des hauts fonctionnaires, ces nouvelles méthodes ont démocratisé le recours aux consultants privés au sein de l'administration publique. L'expertise et le prestige de ces derniers ont servi à légitimer et appuyer les décisions d'acteurs publics. Selon le professeur Daniel Béland, l'emploi de plus en plus fréquent de consultants externes dans le secteur public est lié à « l'idée que l'État ne peut pas toujours se fonder sur l'expertise interne des fonctionnaires ». « De plus en plus, on a fait appel à des consultants pour aider l'État à gérer des crises ou à réformer certains secteurs », souligne-t-il. Cette pratique soulève selon lui plusieurs questions notamment « au niveau de la sécurité nationale, mais aussi sur le plan fiscal ».

### L'enquête en comité parlementaire

Face à un gouvernement libéral minoritaire, les trois partis d'opposition, le Nouveau Parti démocratique, le Parti conservateur et le Bloc Québécois, se sont entendus pour forcer une enquête en comité parlementaire sur l'octroi, la gestion, et le fonctionnement des contrats accordés par le gouvernement fédéral au cabinet de conseil McKinsey. En présentant sa motion commissionnant la tenue d'une enquête, adoptée le mercredi 18 janvier dernier, la députée conservatrice Stéphanie Kusie a qualifié McKinsey de « *gouvernement fantôme* » avant de demander : « *Qui dirige véritablement le Canada?* » Au cours

de l'enquête en comité parlementaire, sept ministres devront répondre aux questions des élus du comité, ainsi qu'un haut directeur de McKinsey Canada et Dominique Barton, ancien directeur de la multinationale et ambassadeur du Canada en Chine de 2019 à 2021. Les membres du comité parlementaire se pencheront sur l'efficacité, la gestion et le fonctionnement des contrats octroyés à McKinsey depuis 2011. Au total, 23 contrats totalisant 101,4 millions de dollars auraient été donnés à la multinationale sous le gouver-

**« Il y a des théories du complot qui entourent McKinsey. Politiquement parlant, le nom McKinsey est source de controverses »**

Daniel Béland

nement Trudeau depuis 2015. Sur ces 23 contrats attribués, seuls trois l'ont été dans le cadre d'un processus concurrentiel, représentant cependant plus de la moitié de la valeur totale des contrats octroyés à McKinsey.

### Un cabinet de conseil controversé

Le 4 janvier dernier, Radio-Canada révélait dans une enquête l'influence croissante de McKinsey sur la politique d'immigration canadienne. 24,5 millions de dollars canadiens en contrats ont été octroyés à la firme américaine par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC) depuis 2015, sans pour autant préciser la nature de ces conseils. Le pouvoir de suggestion de McKinsey sur l'immigration canadienne ne s'arrête pas à ces contrats. L'enquête de Radio-Canada révèle aussi l'influence probable de la firme américaine sur le plan d'immigration du gouvernement annoncé en novembre dernier. Les objectifs et propos de ce dernier reprenaient en effet de manière quasi-similaire les recommandations d'un comité économique dirigé par Dominique Barton, alors directeur de McKinsey. L'influence de la firme améric-

MARIE PRINCE | LE DÉLIT



aine de conseil en politique a aussi fait scandale récemment en France, où un rapport du Sénat publié en mars 2022 concluait à un « phénomène tentaculaire » du recours aux consultants et soulevait la question de la « bonne utilisation des deniers publics » et de la « vision de l'État et de sa souveraineté face aux cabinets privés. » Trois enquêtes ont également été ouvertes en novembre dernier par la justice française sur l'implication de McKinsey dans les campagnes électorales d'Emmanuel Macron en 2017 et 2022. Interrogé sur ces scandales, le professeur Daniel Béland confie : « Il y a des théories du complot qui entourent McKinsey. Politiquement parlant, le nom McKinsey est source de controverses. [...] On met l'accent sur McKinsey à cause de ce qu'il s'est passé à l'international, notamment en France ». Cependant, le professeur s'est montré sceptique face aux théories selon lesquelles McKinsey agirait comme un « *gouvernement fantôme* » selon les mots de la députée conservatrice Stéphanie Kusie. « Est-ce qu'il y a une idéologie derrière ces firmes de conseil? McKinsey me semble être très pragmatique, mais en même temps, ça peut être dangereux aussi. » Selon lui, « les consultants suivent les orientations de base du gouvernement et l'aident à atteindre ses

objectifs. Mais si les objectifs du gouvernement sont de tromper la population, McKinsey va sans doute les aider. Ils sont payés pour servir le gouvernement ».

### « McKinsey n'est que la pointe de l'iceberg »

Alors que Radio-Canada révélait que McKinsey avait été utilisé trente fois plus sous le gouvernement Trudeau que sous celui de Harper, le professeur Daniel Béland relativise la situation : « McKinsey est utilisé davantage par les libéraux que par les conservateurs de Stephen Harper, c'est certain. [...] Mais est-ce que les conservateurs avaient d'autres consultants? »

**« Si c'est seulement une enquête partisane dans un comité parlementaire, on fait une erreur, parce qu'on met l'accent sur un acteur seulement alors qu'il y en a plusieurs »**

Daniel Béland

En effet, McKinsey n'est qu'un cabinet de conseil parmi d'autres opérant au niveau fédéral, avec notamment Deloitte, PricewaterhouseCoopers (PwC) et Accenture. Dans un communiqué de presse publié peu après que les partis d'opposition aient annoncé leur décision de lancer une enquête, McKinsey se défendait, soutenant « être un acteur relativement modeste », ne détenant que 5% des parts du marché.

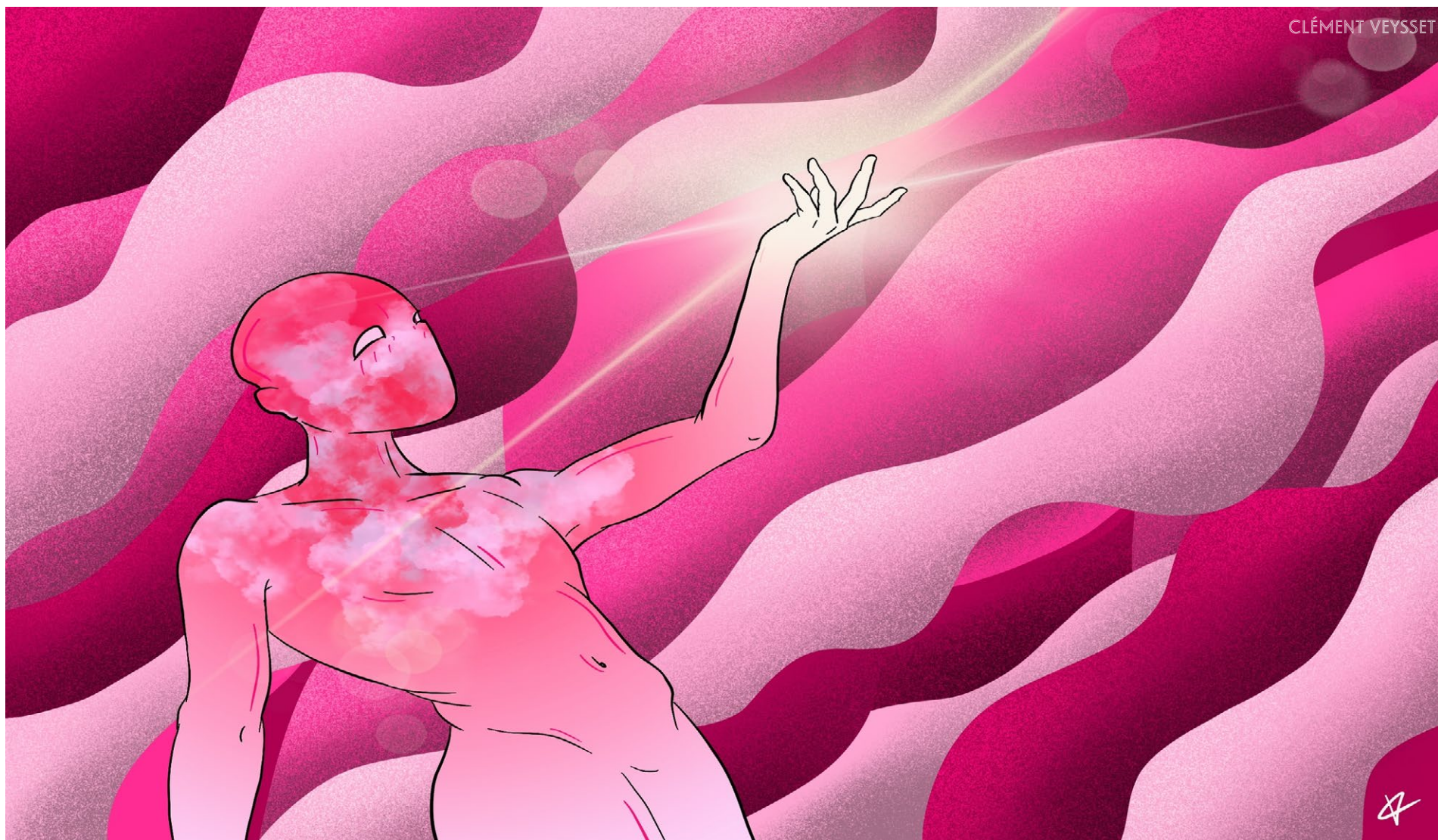
Selon le Pr Béland, McKinsey ne représente que « la pointe de l'iceberg » : « Je pense que ça (le recours aux consultants, ndlr) pose un risque en matière d'espionnage, de sécurité nationale, donc je pense que ça devrait être mieux encadré en général, pas seulement McKinsey. »

L'enquête actuelle représente selon lui l'occasion de remettre en cause une « pratique qui existe depuis des décennies ». « Si c'est seulement une enquête partisane dans un comité parlementaire, on fait une erreur, parce qu'on met l'accent sur un acteur seulement alors qu'il y en a plusieurs », soutient-il. Pour le professeur Béland, le véritable enjeu de cette enquête sera de dépasser les divisions partisans pour mieux encadrer le recours aux consultants privés en général. ☉

HUGO VITRAC  
Éditeur Actualités

## En fait, j'adore tomber!

Vivre l'échec.



### Désespéré-e

Je ne suis pas habituée à échouer. La semaine dernière, quand j'ai postulé pour un club à McGill auquel je rêvais d'appartenir, je ne m'attendais pas au refus que j'ai reçu. Cette désillusion a brisé mon ego et a bousculé ma confiance en moi. Cette fois, je n'étais pas assez bonne, et peu importe combien je m'étais battue, cela ne suffisait pas. J'ai 20 ans, et à cet âge,

**« Au moment de l'échec, un sentiment de culpabilité nous envahit, nous regrettons nos nuits, nos repas, nous nous en voulons d'avoir respiré alors qu'il aurait fallu travailler »**

l'échec, on apprend seulement à le connaître, sans savoir qu'il accompagnera notre vie sentimentale, notre carrière et chacun de nos pas. Et je crois qu'il sera maintenant le fantôme qui hante mes nuits, mais aussi, un ami. Cet échec a été difficile à

digérer et il m'a amené à questionner mes capacités, ce que je voulais pour ma vie, ce qu'il révélait de mon futur et de la personne que je suis. Il m'a mis dans un état d'hyper-conscience de ma matérialité. Mon échec m'a heurté presque physiquement, me faisant réaliser ma fragilité. Ne suis-je vraiment qu'humaine? J'ai réalisé ma vulnérabilité face à l'échec, face à mon incompetence et face au jugement d'autrui. Les étudiants-es se mettent

constamment à nu, prêt·e·s à recevoir les coups rudes des refus pour des stages, des cours échoués, des mauvaises notes, de la recherche de sens et de projets inaboutis ; il y a aussi les déceptions amicales, les problèmes familiaux et, bien sûr, les

désillusions amoureuses. La vie professionnelle et sentimentale est parsemée d'obstacles sur lesquels nous sommes tous·tes condamné·e·s à trébucher. Mais est-ce vraiment une mauvaise chose? Pourquoi et comment mon échec a-t-il réveillé en moi une adrénaline jouissive? Comment vivre l'échec et surtout comment le surmonter?

### L'estomac retourné

Échouer rend malade. L'estomac se tord, l'ego se recroqueville et les espoirs s'évaporent. Un tas de questions nous vient alors à l'esprit : Suis-je assez douée? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi? Pourquoi les autres réussissent et pas moi? Qu'ont-ils·elles de plus que moi? Ces questions nous paralysent bien souvent, mais celle qui revient le plus est : N'ai-je donc pas assez travaillé?

Au moment de l'échec, un sentiment de culpabilité nous envahit, nous regrettons nos nuits, nos repas, nous nous en voulons

**« Personne n'apprécie de se prendre une énorme claque, et personne de rationnel ne demanderait de se prendre 700 claques d'affilée. Edison était-il fou? »**

d'avoir respiré alors qu'il aurait fallu travailler. À l'école, on nous fait comprendre depuis toujours qu'échouer est souvent le synonyme d'un manque de travail. On nous fait presque intégrer que notre bien être devrait passer au second plan. Les bon·ne·s élèves sont récompensé·e·s pour leur assiduité, et les mauvaises notes sonnent l'alarme de la défaillance, d'un manque de volonté et de ténacité. Lorsque le travail se résume à apprendre des poèmes par coeur ou à faire des additions, c'est peut-être vrai, un travail acharné ne devrait pas nous tenir trop longtemps éloigné·e·s de la réussite. Pourtant, on peut se demander si cet état d'esprit tient toujours la route pour le reste de la vie. À l'université,

déjà, les choses se corsent : les heures passées sur une dissertation ne garantissent pas un A, et les bonnes notes ne nous assurent pas non plus de trouver le stage de nos rêves. En grandissant, les enjeux se compliquent, la toile des possibles s'élargit et il faut bien souvent de nombreux essais avant d'arriver au résultat souhaité.

Le problème, c'est que notre vision de l'échec, elle, n'a pas évolué. Ceux·elles qui se chargent de notre éducation nous crient tout au long de notre vie que parce que tomber est douloureux, il nous faut éviter à tout prix de trébucher, et donc éviter les chemins aventureux. Quand notre entourage a de grandes attentes, il nous répète inlassable-

ment qu'il faut bien travailler à l'école pour avoir un bon métier, comme si le chemin était prédestiné, que le travail garantissait une réussite sans embûche. Pourtant, il a fallu plus de 700 essais infructueux à Thomas Edison pour inventer l'ampoule électrique, qui a littéralement révolutionné le mode de vie de

la peur de tomber pour pouvoir avancer, car rien ne sert d'emprunter une route si nous ne la finissons jamais. Personne n'aime échouer car on nous apprend à chasser l'échec de notre vie, à le haïr et à en faire notre fardeau. Notre société célèbre ceux-elles qui réussissent, c'est tout.

des risques. Trébucher nous approche inexorablement d'une destination, même si elle n'est pas la destination attendue, même si le chemin emprunté n'est pas le chemin espéré. La plupart des étudiant·e·s, dont moi, ne sont pas préparé·e·s à cela. D'autant plus à McGill où la culture du travail et de l'excellence règne, où le GPA et les stages font loi. Il est difficile d'arrêter d'être une machine de guerre, il est difficile d'assumer s'être trompé, difficile de prouver sa valeur sans ses trophées et symboles auxquels tout le monde croit fidèlement. Pourtant, un échec n'est pas seulement une négation, il ne nous enlève pas seulement quelque chose. L'échec est un élément à part entière, porteur de ses propres bonnes nouvelles, quelque chose de plein, qu'il nous est possible de recevoir, d'ouvrir et d'accepter. Comme le dit Tal Ben-Shahar dans son livre, notre société devrait nous apprendre à célébrer nos défaites,

doit de nous préparer à la vie, elle ne devrait pas seulement nous apprendre à réussir, elle devrait aussi nous apprendre à échouer. J'aurai aimé sourire après la claque que je me suis prise. Elle était certes douloureuse, et j'aurai probablement fini par pleurer dans tous les cas, mais elle a souligné la force et la passion que j'avais mises dans ce que j'avais entrepris. Et maintenant, je me rends compte que ce n'était pas si difficile à surmonter, et essayer d'autres choses sera probablement plus facile la prochaine fois. Mon échec m'a appris à essayer.

Et la 701ème fois, on fait quoi?

Au XXIème siècle, nos sociétés occidentales, avec l'avènement des auto-entrepreneurs et des célébrités parti·e·s de rien, ne voient la valeur d'actions entreprises que dans le résultat. Pourtant, la vie est avant tout l'opportunité de construire

qu'il faut persévérer, à nous de choisir.

L'échec nous apprend des choses sur nous et nous offre l'opportunité de nous questionner. Il est aussi un tremplin. Si l'on sait l'exploiter et tirer de lui ce qu'il est vraiment, alors l'échec nous apporte aussi de la force. Une force qui rend presque invincible parce qu'elle apporte au chaos une espérance. Une fois qu'on est tombé, la chute fait moins peur. Pour les gymnastes par exemple, le premier essai est toujours le plus effrayant, car une fois que l'on a expérimenté la chute, on apprend à la dompter pour finalement la contrôler. On apprend à comprendre l'échec pour lui donner une direction, et quand on parvient à le faire, et que le recul permet de l'intérioriser, alors chaque échec devient une opportunité. L'opportunité d'être différent·e. Si Thomas Edison n'avait jamais découvert l'ampoule électrique, ses recherches l'auraient probablement amené à découvrir autre chose. Et même si ce n'avait pas été le cas, peut-être que cela aurait fait de lui une personne merveilleusement inébranlable en amour, qui donnerait tout pour ses proches et serait ainsi toujours bien entouré. Si l'on fait abstraction de sa réussite, Thomas Edison sera dans tous les cas mort avec le repos d'avoir sincèrement tout essayé. Échouer est inévitable, donc autant apprendre à être résilient·e le plus tôt possible, pour apprendre à apprécier le chemin que nous devons prendre quoi qu'il arrive. JK Rowling a reçu des refus de la part de 12 éditeurs différents avant de parvenir à faire publier Harry Potter. Elle raconte que cette résilience s'explique en partie par le fait qu'elle écrivait déjà Harry Potter alors qu'elle était au plus bas dans sa vie. Ces exemples nous montrent combien nos échecs ne disent en fait que de belles choses de nous, ou nous apportent un espoir d'amélioration

Merci pour la claque

Thomas Edison a dit : « Je n'ai pas échoué mille fois, j'ai découvert mille cas dans lesquels l'ampoule ne pouvait pas fonctionner. » Entreprendre quelque

l'Humanité. Je répète, la seule raison pour laquelle les étudiants peuvent rester travailler dans une bibliothèque éclairée jusqu'à 5h du matin, et sauver un semestre de procrastination, est qu'un être humain a accepté de réessayer 700 fois de faire passer un courant électrique par un filament de carbone. Bien des aspects de notre vie auraient été différents si un être humain n'avait pas eu la résilience et le cran nécessaires à l'invention de l'ampoule. Quand j'ai entendu cette histoire, je me suis dit : « Heureusement que l'avenir de l'électricité ne repose pas sur mes épaules, car vu le temps que je mets à me remettre d'un échec, l'électricité verrait le jour dans plus de 1000 ans. » Cette douleur ressentie après la défaite n'est pas originale et elle est bien souvent la cause d'une paralysie difficile à soigner. Comment vouloir postuler une nouvelle fois à l'université de nos rêves quand la douleur du premier refus fut presque fatale? Où trouver le courage de mettre une réelle ténacité dans l'écriture d'une rédaction pour une matière dans laquelle on n'arrive pas à avoir de bonnes notes? Personne n'aime échouer. Personne n'apprécie de se prendre une énorme claque, et personne de rationnel ne demanderait de se prendre 700 claques d'affilée. Edison était-il fou? Faisait-il partie de ces gens qui ne ressentent pas la douleur? Edison était humain pourtant. Humain comme je suis humaine, et comme j'ai réalisé l'être après mon échec. Néanmoins, Thomas Edison avait trouvé le remède à la peur de l'échec, c'est certain, et s'il existe un remède, cela veut bien dire que cette peur tétanisante n'est le résultat que d'un conditionnement. La société occidentale nous apprend qu'il faut éviter de tomber car tomber fait mal, qu'il faut éviter les voies inconnues, avoir des bonnes notes, aller dans une bonne université pour s'assurer un avenir. Or, n'est-ce pas inévitable? Peut-on toujours fuir la chute? Ne vaudrait-il pas mieux apprendre à se soigner pour pouvoir se relever et continuer de marcher? Nous avons besoin de nous affranchir de

chose de compliqué, avoir des objectifs inatteignables, c'est se mettre à nu, la chair prête à recevoir les coups. Se résigner à l'échec, c'est difficile. Accepter d'échouer, d'être sensible à cela, c'est accepter d'être humain·e. Thomas Edison ne percevait pas ses échecs comme tels, il les voyait comme des leçons qui le rapprochaient de son objectif. Si Edison n'avait pas découvert l'ampoule, peut-être n'aurait-il jamais été célébré. Pourtant, même s'il s'était arrêté à la 600ème tentative, le chemin parcouru aurait été bien plus immense que celui parcouru par son successeur qui aurait alors découvert l'ampoule. Tal Ben-Shahar écrit dans *L'apprentissage de l'imperfection* que les élèves devraient être félicité·e·s pour leurs échecs, car ce sont les symboles qu'il·elle·s ont essayé, relevé des défis et pris

à voir en elles ce qu'elles sont réellement. Les Beatles ont été confrontés à de nombreux refus de maisons de disque car leur style de musique était différent. Ils ont fait de cette différence leur identité. Et quel était leur échec? Un symbole d'innovation, de différence qu'il fallait peut-être exploiter. Les échecs nous donnent aussi parfois du temps libre, dont il faut savoir profiter et qu'il faut savoir exploiter, pour se développer et prendre le temps d'être mieux préparé·e·s pour la prochaine tentative, ou tout simplement pour changer. Plus la chute est grande, plus elle est le symbole que quelque chose de grand a été entrepris. Si nos sociétés, nos écoles ne nous apprennent pas cela, alors avancer continuera d'être aussi difficile pour la majorité des gens. Si l'école se

« Si l'on sait l'exploiter et tirer de lui ce qu'il est vraiment, alors l'échec nous apporte aussi de la force. Une force qui rend presque invincible parce qu'elle apporte au chaos une espérance. Une fois qu'on est tombé, la chute fait moins peur »

notre histoire. Nos expériences forment la toile de notre identité, complexe et unique. Chaque expérience nous développe et nous apporte quelque chose en elle-même, quel que soit le résultat, et je dirais même que celui-ci n'a en réalité pas tant d'importance. Ne pas être pris pour un certain stage est peut-être le symbole d'une incompatibilité avec le stage où les gens qui y travaillaient, ou le signe

et de changement. Finalement, je regarde mon échec, et je me dis qu'il m'a permis d'écrire cet article, qu'il m'a aussi rendu plus forte et moins peureuse face à la difficulté. En fait, j'adore tomber. ☺

MARIE PRINCE  
Coordonnatrice visuelle

# McGill, « havre de paix » pour les étudiant·e·s français·es 2SLGBTQIA+?

Le Délit a enquêté auprès de la communauté française queer mcgilloise.



MARIE PRINCE | LE DÉLIT

Le 10 janvier dernier, le journal français *Le Monde* publiait un article intitulé « Pour les jeunes Français LGBTQIA+, Montréal, “un havre de paix” ». À travers les témoignages de trois jeunes Français·es de la communauté, le Québec y était dépeint comme une « terre promise » pour la communauté 2SLGBTQIA+ française. La réputation de Montréal auprès des jeunes Français·es est-elle méritée, ou est-elle idéalisée? *Le Délit* a enquêté auprès de la communauté 2SLGBTQIA+ de l'Université McGill, et les réponses obtenues ont dressé un portrait un peu plus complexe de la situation.

## La fuite des Français·es

Depuis une dizaine d'années, des vagues d'étudiant·e·s français·es déferlent sur Montréal. Entre 2005 et 2018, le nombre de jeunes français·es venu·e·s pour suivre leurs études au Québec a plus que triplé. À l'Université McGill, on compte actuellement un peu plus de 2000 étudiant·e·s français·es, ce qui représente environ 5% de la population étudiante et 15% du nombre total d'étudiant·e·s étranger·ère·s.

En effet, beaucoup de jeunes étudiant·e·s français·es qui souhaitent quitter le nid familial se tournent vers le Québec, qui, en plus d'offrir des frais de scolarité avantageux, apparaît comme un exemple de tolérance et d'ouverture auprès de la jeunesse française. Inès, étudiante queer à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, affirme que Montréal représente pour elle un endroit « où la sexualité est plus libérée et où les lois sont plus avancées, ou du moins plus pointilleuses, concernant les discriminations envers les minorités sexuelles et de genre. »

En ce qui concerne la communauté 2SLGBTQIA+, plusieurs médias français ont fait état d'une vague d'immigration queer vers Montréal en 2013 à la suite des nombreuses manifestations contre le mariage pour tous·tes en France. Malgré les avancées scientifiques et légales notables de ces dernières années, notamment avec la légalisation de l'application de la Procréation médicalement assistée (PMA) aux couples de même sexe en 2021, il persiste toujours en France une forte opposition au mariage homosexuel et à l'homoparentalité.

En comparaison, le Québec, où le mariage homosexuel est légal depuis 2004, semble avoir une longueur d'avance sur le plan législatif.

« Ici, je peux être qui je veux »

Pour plusieurs jeunes étudiant·e·s français·es passé·e·s en entrevue, le fait de venir étudier à Montréal représentait une opportunité d'explorer plus librement leur orientation sexuelle et leur identité de genre.

Raphaël, un français venu étudier le génie informatique à McGill, compare l'arrivée à Montréal à un éveil pour beaucoup d'étudiant·e·s français·es par rapport à leur identité 2SLGBTQIA+. Pour lui, partir vivre à Montréal a été l'opportunité de faire son « coming out ». « En France j'étais pas “out”, mais je le savais depuis longtemps. [...] Dès que je suis arrivé à Montréal, je me suis aperçu que j'aimais les filles et les garçons et je n'ai jamais vraiment eu de problèmes liés à ça. Je ne ressens pas de jugement des autres, et c'est bien mieux accepté par les gens en général », témoigne-t-il. Raphaël, qui vient d'un milieu rural en France, mentionne que

plusieurs facteurs entrent en jeu dans le sentiment d'acceptation qu'il a ressenti à Montréal. Selon lui, le monde urbain offre plus de représentation à la communauté 2SLGBTQIA+ que dans

questionnements relatifs à l'orientation sexuelle et à l'identité de genre sont beaucoup plus ouverts au Québec qu'en France : « C'est bien plus facile d'explorer son genre et sa sexua-

« Dès que je suis arrivé à Montréal, je me suis aperçu que j'aimais les filles et les garçons et je n'ai jamais vraiment eu de problèmes liés à ça. Je ne ressens pas de jugement des autres, et c'est bien mieux accepté par les gens en général »

Raphaël, étudiant en génie à McGill

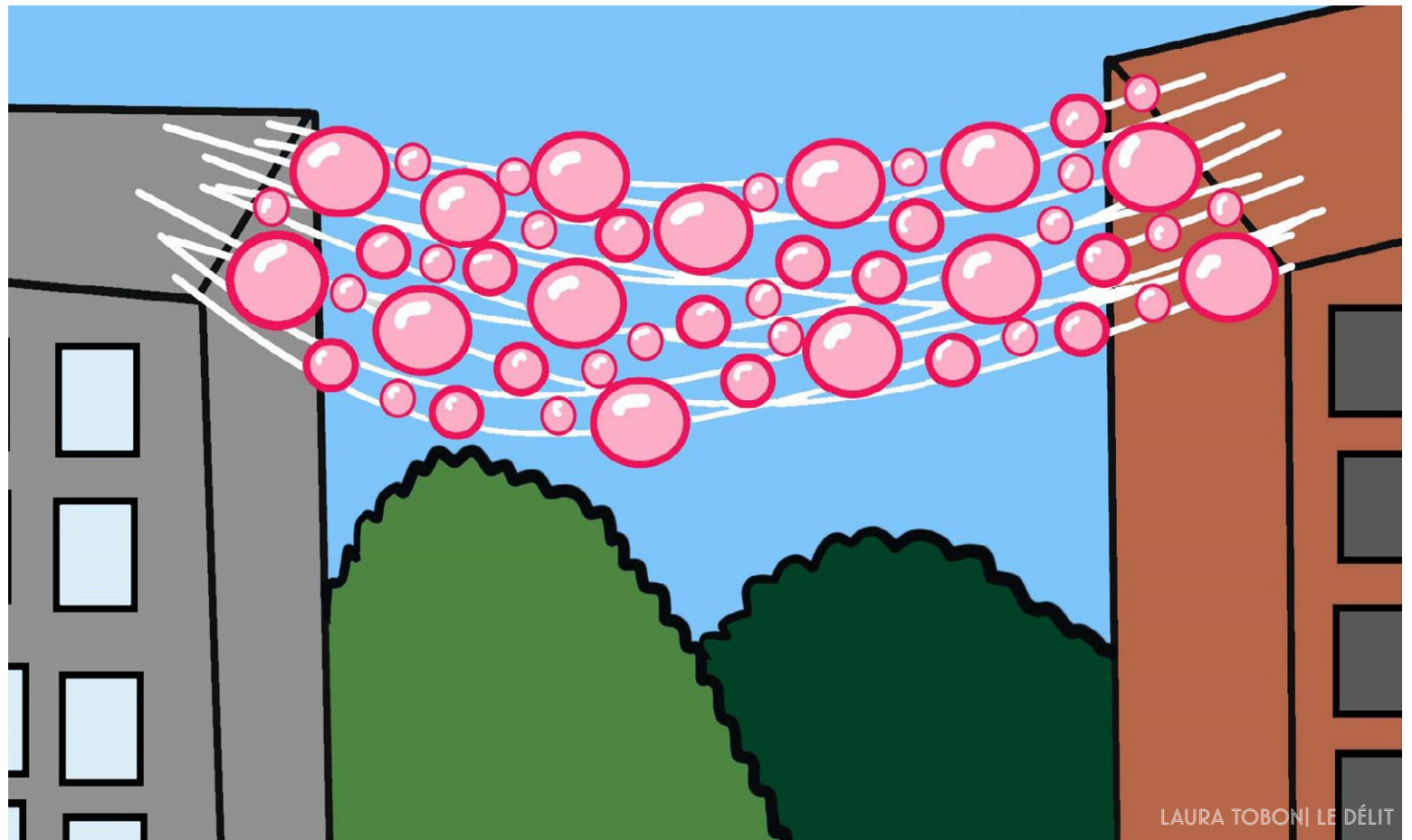
son village natal. L'étudiant cite en exemple le Village gai de Montréal et ses nombreux drapeaux de la fierté. « Ici, (à Montréal, ndlr) je peux être qui je veux », affirme-t-il. Raphaël souligne également avoir trouvé au sein de la vie associative queer de l'Université McGill des ressources ainsi qu'un sentiment de communauté bienveillante.

Aubrey est un étudiant français queer diplômé de l'Université McGill en 2022. Pour lui, les

lité à Montréal par rapport à la France, où la question queer n'est clairement pas suffisamment abordée publiquement (tdlr) », souligne-t-il. Pour Aubrey, le tabou et les idées préconçues sur le genre et la sexualité sont beaucoup moins présentes dans la plus grande ville francophone canadienne qu'en France. Il décrit Montréal comme un endroit regroupant une multitude de « safe spaces » (espaces sécurisés). « Il y a différents clubs, différents bars de drag,

des “kiki balls”; il y a des événements queer pour des identités spécifiques comme Black&Queer, des open mics saphiques ou lesbiens, ou encore des groupes arabes non conformes au genre ». Pour lui, c’est cette diversité au sein même de la communauté 2SLGBTQIA+ qui aide les jeunes queers à découvrir leur genre et identité. « Une fois qu’ils découvrent ces cercles, un nouveau monde s’ouvre à eux », ajoute-t-il.

Emma est étudiant en sociologie à l’Université McGill. Elle a fait son « coming-out » non-binaire quelques années après son déménagement à Montréal. Comme plusieurs étudiant·e·s passé·e·s en entrevue par *Le Délit*, elle critique un climat de conformisme en France et décrit la pression sociale qui y est associée. « Je pense que si j’étais resté en France, je n’aurais pas été dans un climat propice pour me poser ces questions (sur mon identité de genre, ndlr). Je me demande même [...] si je serais arrivé à un “coming out” non-binaire », explique-t-elle. « Là où j’ai grandi, il y avait des personnes qui se faisaient tabasser dans la rue parce qu’elles étaient queer », se rappelle-t-elle. Bien qu’elle souligne que ce ne soit pas la réputation de « tolérance » du Québec qui l’ait attiré à McGill, elle note plusieurs facteurs qui ont aidé à son



LAURA TOBON | LE DÉLIT

questionnement, notamment l'éloignement familial, l'utilisation quotidienne de la langue anglaise, moins genrée que le français, ainsi que le soutien de ses proches à Montréal. « Quand j'ai commencé à questionner mon genre, j'en ai parlé à des amis autour de moi. Et j'ai notamment un ami qui m'a dit : "Est ce que tu veux que j'essaie d'utiliser d'autres pronoms pour toi et voir toi comment tu te sens ?" [...] Je n'ai pas été accueilli avec du jugement, mais avec énormément de bonté et beaucoup de patience [...], et je pense que ça a été vraiment déterminant », se rappelle-t-elle.

### « C'est bien plus facile d'explorer son genre et sa sexualité à Montréal par rapport à la France »

Aubrey, diplômé de McGill en 2022

#### Tout n'est pas rose à Montréal

Si tous·tes s'accordent pour dire que le climat montréalais est beaucoup plus favorable aux questionnements sur l'identité de genre et l'orientation sexuelle que le climat français, certain·e·s se montrent sceptiques quant à la représentation de Montréal comme une sorte de « terre promise » pour les jeunes français·e·s 2SLGBTQIA+.

### « Est-ce qu'un endroit où tu ne te fais pas tabasser parce que tu es queer, c'est un "havre de paix"? »

Emma, étudiant en sociologie à McGill

« Est-ce qu'on est réellement ici au paradis des personnes queer? Je trouve qu'il faut tempérer », souligne Emma. « Est-ce qu'un endroit où tu ne te fais pas tabasser parce que tu es queer, c'est un "havre de paix"? », demande l'étudiant, qui souligne au passage

avoir été victime d'au moins un incident homophobe à Montréal. Elle exprime même de l'inquiétude face à ce discours : « J'ai peur qu'on se donne cette médaille d'honneur qui dit : "Montréal, c'est la ville des queers", et qu'on arrête de faire des efforts. » Elle remet également en question l'utilité d'une telle discussion : « Pourquoi on ne questionne pas plus la manière dont on traite la communauté LGBT en France? »

Plusieurs étudiant·e·s se montrent également critiques vis-à-vis de l'Université McGill et son apparente ouverture. Pour Aubrey, McGill demeure un établissement hétéronormatif et conformiste. L'étudiant dénonce « un système dinosaure », soulignant un « sous-financement » des associations étudiantes queer et du Département d'études de genre, sexualité et justice sociale. « Le corps administratif est très déconnecté de ses étudiants, et l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM) n'a presque pas de représentants queer », déplore-t-il.

Emma formule des critiques similaires vis-à-vis de l'Université, exprimant notamment sa colère quant à la tenue récente à la Faculté

de droit d'une conférence décrite comme transphobe par de nombreuses associations étudiantes. « C'est des moments dans lesquels j'ai l'impression de faire partie d'un coup de publicité (de l'Université, ndlr). [...] Et moi, je refuse d'être utilisé comme ça », affirme-t-elle. De l'autre côté de l'Atlantique,

Catherine, une jeune montréalaise de la communauté 2SLGBTQIA+ qui a choisi d'aller s'établir à Paris, note quelques différences au quotidien dans la manière dont les gens interagissent avec les membres de sa commu-

### « Pourquoi on ne questionne pas plus la manière dont on traite la communauté LGBT en France? »

Emma, étudiant en sociologie à McGill

nauté, décrivant des regards de passant·e·s curieux·euses. Malgré tout, elle se sent aussi confortable d'être « out » à Paris qu'à Montréal. Même si elle remarque que beaucoup de jeunes français·e·s idéalisent la métropole québécoise, elle demeure pour sa part réticente à employer les termes du *Monde* : « Havre de paix, je ne sais pas... Je crois que c'est une des meilleures villes pour la communauté LGBTQ, mais il y a encore beaucoup de travail à faire. »

Au Canada, une enquête de 2018 révélait que les personnes issues de minorités sexuelles — c'est-à-dire toute personne ayant une orientation sexuelle autre que l'hétérosexualité — étaient trois fois plus susceptibles d'être victimes de violences sexuelles ou physiques que les personnes hétérosexuelles. Une enquête de TransPulse Canada menée auprès de plus de 2000 personnes trans ou non binaires à travers le Canada en 2019 révélait également que 40% d'entre elles avaient réfléchi au suicide au cours de l'année précédente. De plus, un sondage mené par la Fondation Émergence en 2019 démontre qu'un tiers des québécois seraient « réticents » à embaucher une personne trans.

#### Qu'en est-il du « havre de paix »?

Parmi les étudiant·e·s passé·e·s en entrevue, il se dégage un consensus clair quant au climat de permissivité et de tolérance qui fait la réputation de Montréal

en matière d'ouverture à la communauté 2SLGBTQIA+. En revanche, au-delà des promesses du Québec aux étudiant·e·s français·e·s queer, les institutions universitaires telle que McGill comportent toujours plusieurs lacunes quant à la représentation des personnes queer et leurs organisations respectives au sein du processus administratif, notent les étudiant·e·s. Au final, si la métropole québécoise et ses universités offrent des avantages indéniables à la communauté queer qui cherche à fuir le climat français, le portrait qui se dessine est un peu plus nuancé.

Les personnes de la communauté 2SLGBTQIA+ qui cherchent du support peuvent contacter les organismes *QueerMcGill* ou *TransPatientUnion*, ou encore la ligne d'écoute *Interligne 24h sur 24 (1 888 505-1010)*. Pour signaler de la discrimination, les étudiant·e·s peuvent contacter le Bureau de médiation et de signalement de McGill. ☺

BÉATRICE VALLIÈRES  
Éditrice ActualitésMARGAUX THOMAS  
Contributeurice

## Le prix de notre divertissement

Réflexion sur l'art scénarisé dans *Dix quatre*.

JULIE TRONCHON  
Contributrice

LÉONARD SMITH  
Rédacteur en chef

**D***ix quatre*, pièce « coup de poing » écrite par le dramaturge canadien Jason Sherman, traduite par Jean Marc Dalpé et mise en scène par Didier Lucien, se compose comme un long aparté entre quatre scénaristes réunies autour d'une même table pour ficeler l'intrigue d'une série policière au rythme haletant. L'équipe doit

**Un tableau sombre de l'industrie audiovisuelle**

La première réussite de Jason Sherman consiste à faire rire à travers des enjeux aussi graves que brûlants, du racisme systémique au sexisme au travail. Dès la scène d'ouverture, le ton satirique et hybride de l'oeuvre est annoncé jusqu'à *Dix quatre* est marquée par une oscillation constante et maîtrisée entre les registres comique et dramatique. D'un côté, Jason Sherman multiplie les procédés comiques, entre gestes grossiers

racontent eux-mêmes? La pièce interroge en profondeur l'apport du réel dans la création. La décision de Colin de s'emparer de son expérience personnelle de victime de profilage racial comme matière première pour la série en cours d'écriture se heurte à l'exhortation d'un de ses collègues de se « détacher » de son vécu. Peut-on vraiment séparer le créateur-riche de son vécu? Ou la fiction est-elle condamnée à n'être que le reflet déformé, voire romancé de nos réalités? Ces interrogations résonnent dans un nouveau contexte de remise en cause des récits dominants, considérés comme « neutres » vis-à-vis de ceux d'individus longtemps marginalisés.

Dès la scène d'ouverture, le ton et le rythme s'offrent comme une course effrénée, à la cadence des séances enchaînées de *brainstorm*. Tout en multipliant les effets de suspense, les rebondissements impromptus de l'intrigue apparaissent comme le double du scénario de la série policière que nous anticipons de voir apparaître sous nos yeux. Des panneaux transparents, qui font figure d'écrans entre le public et la scène, servent à disposer les différents épisodes d'une série qui n'existe alors qu'à travers les échanges entre les scénaristes. Se crée alors peu à peu l'impression que le public peut se représenter, à travers la scénographie et la voix des personnages, la série télévisée projetée. Ce pouvoir d'imagination se fait également le reflet du *pitch* de série devant convaincre la productrice, ou des premières minutes d'un épisode d'une série devant immédiatement accrocher le public.

Jason Sherman livre donc un tableau très sombre de l'industrie audiovisuelle, régie par des contraintes de financement qui dénaturent la qualité de la création. Les scénaristes doivent composer avec des délais limités, conduisant souvent à une homogénéisation et à une simplification des récits. Ce processus de création ne laisse pas non plus de place à l'improvisation, à la rêverie ou à la réflexion longue. La nécessité de cadence et de productivité forcées montrent bien l'aspect industriel de la production audiovisuelle. D'un autre côté, *Dix quatre* se présente comme une réflexion sur le passage de l'écrit à l'action en temps réel par les acteurs-rices. Colin, après son litige violent avec des policiers, revient en boitant auprès de ses collègues, sorte d'élément prémoniteur de l'intrigue qui avait déjà été mentionné lors de

« Ce processus de création ne laisse plus de place à l'improvisation, à la rêverie ou à la réflexion longue »

obtenir l'accord d'une productrice carriériste ayant un droit de veto sur l'intégralité de leur projet avant d'avoir les droits pour la distribution. Créée au *Tarragon Theatre* à Toronto en 2019, *Dix quatre* confère un grand pouvoir au processus de scénarisation, qui influence les représentations mentales d'une société, ses fantasmes, ses travers. Façonnons-nous la télévision, ou est-ce elle qui nous façonne? Qu'est-ce que le besoin de rebondissements et la consommation d'images chocs révèlent sur notre propre rapport au divertissement, utilisé comme un prétexte pour nous détourner de nos véritables problèmes?

des acteurs-rices, quiproquos, caricatures, jeux de mots. De l'autre, la mise en scène est celle d'une trame dramatique tournant autour d'un acte violent de profilage racial subi par Colin, l'un des personnages principaux. La pièce est caractérisée par une tension palpable, parfois appuyée par une musique en crescendo.

L'ambiguïté persiste aussi entre la fiction et la réalité. Au fur et à mesure qu'on assiste aux séances d'écriture et aux récits de vie des scénaristes, les frontières entre ces deux sphères apparaissent brouillées et poreuses. À travers leurs scénarios, n'est-ce pas finalement les créateurs-rices qui se

SUZANNE O'NEILL



SUZANNE O'NEILL

la conception du scénario. Cette actualisation du boitement crée un effet de recul, de distanciation, comme si la suspension de l'effet

à travers une version édulcorée, stéréotypée et empreinte de racisme. Cela nous met aussi face à nos propres biais et privilèges :

« Façonnons-nous la télévision ou est-ce elle qui nous façonne? »

de surprise mettait en évidence les ressorts dramatiques du spectacle et rappelait au public qu'il assistait à un texte préalablement écrit.

**Rendre compte d'une voix qui n'est pas la sienne**

Plus généralement, la pièce pose la question de la diversification des voix dans les productions audiovisuelles, un enjeu dont la pièce révèle l'aspect éminemment politique : « C'est tout ce qu'on a dans la vie, nos récits », dit Colin dans une scène poignante. Derrière la simple intention de produire du « divertissement », tel que formulé par l'un des scénaristes, se cache le pouvoir des productions d'influencer nos réalités, en forgeant nos manières de penser le monde. Dans cette perspective, le dramaturge prend le parti de révéler les clichés persistants dans les représentations des personnes racisées à l'écran. Ainsi, Dany, l'un des scénaristes, dénature le texte initial de Colin

se sentir représenté-e, pouvoir s'identifier parmi des personnages variés et complexes... Une réflexion qui pose aussi en filigrane la question de la légitimité de s'emparer de récits qui ne nous concernent pas, dans un contexte où la production de récits a souvent été fait par des groupes ayant le plus de pouvoir, les voix des minorités plus marginalisées étant reléguées à une contre-culture. La pièce fait d'ailleurs écho à la situation réelle d'une industrie appelée à se réformer, qui tente de s'adapter aux revendications politiques actuelles pour plus de diversité au sein des équipes.

On ressort de la pièce avec l'impression d'une industrie verrouillée, où chacun-e est contraint-e de se plier aux règles d'un système brutal. S'adapter en renonçant à ses aspirations et ses valeurs, ou s'en échapper : telle est la morale, un brin manichéenne, de *Dix quatre*. ☹



SUZANNE O'NEILL

# Darwin en vie en 2022 !

Le théâtre de Quat'sous met en scène un scandale scientifique désastreux.

HENRY KEMENY-WODLINGER  
Contributeur

Dès le début de la pièce, *Vous êtes animal*, présentée au Théâtre de Quat'sous, m'a intéressé par l'uchronie qu'elle propose ; elle imagine ce qui se passerait si Charles Darwin avait publié sur *L'Origine des espèces* en 2022. La pièce, qui se joue du 17 janvier au 11 février, est une création de Jean-Philippe Baril-Guérard. En se présentant lui-même sur scène, il partage avec nous ses enquêtes sur cette publication « récente » de Darwin, suivi par les réactions controversées du public contemporain sur les réseaux sociaux, dans les médias, et dans le public même du théâtre. Dans un style de théâtre documentaire, la pièce combine dialogues réalistes et brèves projections vidéos. *Vous êtes animal* est un grand

succès qui porte un message assez provocateur et sombre sur l'héritage de Darwin et des pseudo-scientifiques qui ont repris son travail.

La pièce présente un message compliqué à propos de la responsabilité que *L'Origine des espèces* tient dans l'histoire de l'idée des races et sur l'origine du racisme scientifique. C'est aussi l'histoire d'un homme qui doit se défendre contre les médias qui l'attaquent de tous

« La pièce présente la responsabilité que *L'Origine des espèces* tient dans l'origine du racisme »

côtés et dénaturent ses idées d'une façon grotesque et désastreuse. Les paroles que Baril-Guérard prononce au début du spectacle forment la thèse pour tout le spectacle : « jusqu'où peut-on aller pour défendre des

idées? ». La mise en scène de la pièce est aussi très originale. Des caméras portatives sont utilisées par les six acteurs, qui se filment eux-mêmes et se projettent en direct sur un écran au milieu de la scène. À d'autres moments, ils apportent les caméras jusque dans les coulisses et jouent la scène à distance. Cette utilisation d'une narration partiellement enregistrée dans une pièce de théâtre montre l'hypocrisie d'un peuple moderne, préférant

communiquer en ligne que de discuter les enjeux face à face, notamment sur Instagram. Ce qui m'a vraiment impressionné, c'est la manière dont seulement six acteurs et actrices peuvent habiter la trentaine de



MARIE PRINCE | LE DÉLIT

personnages qui apparaissent sur scène. Même les représentations des personnages anonymes sur les réseaux sociaux, qui ne sont parfois sur la scène que pour une douzaine de secondes, se distinguent par quelques petits changements de corps et de voix. Cette attention aux détails participe au réalisme de

la mise en scène, et à la terreur de voir cette uchronie se réaliser. Lyndz Dantiste mérite une ovation pour son interprétation de Darwin. Au cours des quatre-vingt dix minutes du spectacle, on le voit progressivement se transformer d'un homme de peu de mots en un être véritablement tyrannique. ☹

## CINÉMA

# La traversée intergénérationnelle de Simone

Les enjeux mémoriels de la nouvelle biofiction de Simone Veil.

MARGAUX THOMAS  
Contributeur

Simone Veil. Nous avons tous déjà entendu son nom, mais il ne se limite pas à la légalisation de l'avortement. Peu de personnes connaissent son passé et le reste de ses combats pour la dignité humaine. Certes, ce fut une femme politique, mais ce fut surtout une femme courageuse qui a su démuseler la parole au sujet des atrocités de la Shoah. La dignité, une qualité qui se manifeste dès ses 16 ans lors de sa déportation à Auschwitz, lui servira de ligne de conduite pour le restant de sa vie. Comme mentionné au cours de plusieurs entrevues, la déshumanisation de la déportation, le travail forcé et la violence qu'elle a subis dans les camps déclenche une sensibilité et un besoin vital de garantir à tous le même droit à la dignité, y compris les orphelins, les prisonniers et les malades.

Réalisé par Olivier Dahan, *Simone, le voyage du Siècle* retrace la vie de Simone Veil en s'inspirant de quatre livres autobiographiques ; *Mes combats*, *Les hommes aussi s'en souviennent*, *Une jeunesse au temps de la Shoah* et *Une vie*. Le réalisateur français s'attaque à sa troisième figure

féminine célèbre, après avoir abordé les vies d'Edith Piaf et de Grace Kelly. Au commencement de son engagement politique, Simone Veil est incarnée par Elsa Zylberstein, également coproductrice. L'actrice dit vouloir rendre hommage à son père et sa grand-mère juive qui ont tous deux subi l'horreur de la Shoah. Le réalisateur a choisi de mettre en avant des facettes de Simone Veil encore trop méconnues du public comme sa défense du droit à l'éducation avec la mise en place de bibliothèques en prison et du respect des enfants en pouponnières, le tout montrant le caractère actuel de ces combats aujourd'hui. La scène qui m'a particulièrement touchée, mais qui m'a surtout montrée la sincérité de Simone Veil, est sa visite à un malade du SIDA au centre hospitalier. Au lieu de faire semblant de parler aux malades - comme cela lui était demandé par la chaîne télévisée - elle s'indigne et demande à passer du temps avec le malade. On la voit parler en toute simplicité, émue et outrée par le non-respect accordé aux personnes séropositives. La maigreur, la mise à l'écart par la société semble lui rappeler son passé en tant que juive dans les camps et elle prononcera plus tard une réponse au SIDA qui sera

« humaniste ou ne sera pas. » Elle s'est rendue proche de ceux qui souffraient, les discriminés.

« Ce film est un voyage de combats qui dépassent les frontières »

*Simone, le voyage du siècle* est un film plus accessible qu'une série de livres biographiques, qui permet d'en savoir plus sur une femme dont nous avons encore beaucoup à apprendre.

C'est avant tout un film inspirant, qui partage une force, qui prend aux tripes pour dire aux spectateurs « réveillez-vous! ». En parlant de son passé, de la Shoah, des horreurs humaines, elle laisse une empreinte profonde sur la société française. Ce film est un voyage de combats qui dépassent les frontières : c'est un voyage à travers les générations, toutes marquées par l'éloquence, le courage, la persévérance et l'empathie de Simone Veil. Elle a été un exemple pour nos grands-mères et nos mères et c'est cette transmission intergénérationnelle qui mérite d'être notée. J'ai trouvé

le jeu de Rebecca Marder particulièrement touchant lorsque, juste après son accouchement, elle annonce à son mari son désir de poursuivre ses études et de devenir avocate malgré l'arrivée au monde de leurs enfants. Sa ténacité dans sa vie professionnelle et son dévouement à sa famille ne manquent pas, elle montre un modèle de femme, de mère capable de mener une grande carrière à une époque où l'on n'y croyait pas encore. Ayant regardé ce film aux côtés de ma mère, cet exemple de féminisme et d'humanisme a provoqué chez moi de puissantes émotions, une sorte de courage mélangé d'espoir. Pendant 20 ans après le retour de Simone Veil en France, il était impossible de parler de l'Holocauste. C'est ce

silence, ce déni de la douleur qui est représenté à l'écran afin de faire passer un message : ne pas négliger le récit des rescapés. Mais qu'avons-nous réellement retenu? En observant de loin le génocide des Ouighours en Chine, la montée de l'antisémitisme de Kanye West, les débats sur l'avortement aux États-Unis ou encore en subissant le pouvoir totalitaire de Vladimir Poutine, pouvons-nous affirmer avoir tiré les leçons du 20<sup>ème</sup> siècle?

Ce film apporte une réflexion nécessaire, il aborde des sujets lourds, durs, mais cette transmission en image est indispensable. C'est une manière accessible de rentrer dans l'histoire, peu importe la génération face à l'écran. ☹

2020 - MARVELOUS PRODUCTIONS



# Encore un thriller d'héritage!

Avec *L'Origine du mal*, Marnier fait mal sans originalité.

AGATHE NOLLA  
Éditrice Culture

**A** l'affiche depuis le 13 décembre dernier, *L'Origine du mal* est une comédie noire et un thriller qui s'organise autour d'une dispute d'héritage. Au début du film, Stéphane, interprété par Laure Calamy, reprend contact avec son père et découvre le train de vie opulent mené par une famille dont elle ne se doutait même pas de l'existence. Après avoir passé cinquante ans de sa vie dans un milieu ouvrier, elle découvre de nouveaux membres qui viennent renverser son avenir : sa demi-sœur Doria Tillier, sa belle-mère Dominique Blanc, sa nièce Céleste Brunnquell et la bonne, Véronique Ruggia. Toutes souhaitent faire ouvrir le coffre-fort et fermer le cercueil de Serge, l'homme qui dirige leur vie, interprété par Jacques Weber.

Le troisième long-métrage du réalisateur franco-canadien Sébastien Marnier est rythmé par de fréquents retournements de situation. Mensonge après mensonge, aucun des points de vue des personnages ne semble

suffisamment fiable pour nous permettre de saisir l'intrigue dans toute sa complexité. Marnier a recours aux mêmes procédés cinématographiques que dans *Irréprochable* (2016) et *L'Heure de la sortie* (2018) : il laisse une place considérable aux effets musicaux qui transportent le spectateur dans une atmosphère de thriller comique. Composée par le chef d'orchestre québécois Philippe Brault et l'auteur-compositeur interprète québécois Pierre Lapointe, la bande originale est constamment en suspension,

en attente d'aboutissement pour empêcher le spectateur de penser qu'il a enfin résolu l'énigme.

Le spectateur est face à une intrigue classique d'héritage : les hommes âgés dépourvus de pouvoir se voient entourés de femmes plus jeunes assoiffées d'argent. Dans le choix de rôles féminins, Sébastien Marnier se montre peu moderne en utilisant les archétypes de femmes tyranniques, parfois trop superficielles pour engendrer une quelconque sympathie de la part de l'audi-

ence. La belle-mère dépensière, la demi-sœur ambitieuse, et la bonne cachotière : toutes sont braquées

dit : « Si on veut que tout se passe bien, il faut se dire les choses. » Débordantes de mensonges et

« La belle-mère dépensière, la demi-sœur ambitieuse, et la bonne cachotière : toutes sont braquées contre un vieil homme qui semble pourtant innocent »

contre un vieil homme qui semble pourtant innocent. Le jeu de Laure Calamy, récompensée aux Césars 2021 pour son rôle dans *Antoinette dans les Cévennes*, n'est pas à la hauteur de la complexité de son personnage qui passe de la manipulation à la mythomanie. L'actrice montréalaise, Suzanne Clément, vole la vedette en incarnant un personnage lucide, bouleversé par le monde chimérique dans lequel s'agitent les autres protagonistes.

Lors des repas de famille, Sébastien Marnier utilise la méthode de *screen-split* en filmant chaque personnage individuellement et en créant ainsi cinq petits mondes isolés dans leur fenêtre mitoyenne. Ce montage fait écho à l'ironie de la belle-mère, qui

de rebondissements quelque peu prévisibles, les répliques suivent le rythme palpitant de la musique tout en accueillant un certain essor humoristique propre à la comédie noire.

Cet ensemble crée pourtant des lacunes : dans le jeu des acteurs, dans l'intrigue très convenue, et dans un montage prudent du troisième film de Sébastien Marnier. Ainsi une certaine déception qui ne satisfait ni les fanatiques de thriller ni les amateurs de comédie noire envahit le spectateur. De plus, *L'Origine du Mal* semble ombragée par le succès de films du même genre, notamment *Sans filtre* (titre original : *Triangle of Sadness*, 2022) de Ruben Östlund. ☹



LAURA TOBON | LE DÉLIT

## Thérapie cinéphile

CÉLIA PETRISSANS  
Coordinatrice des réseaux sociaux

Célia Pétrissans présente deux coups de coeur.

**Tár** – par Todd Field (2022)

La première fois, je suis restée bouche bée, comme enchantée par Cate Blanchett. La deuxième fois, je souriais devant l'écran, trépidante, jubilante, Lydia Tár s'est agrippée à moi jusque sous ma douche où, au lieu de chanter, je débattais avec moi-même de toutes les strates de son être. Je l'ai revu deux autres fois, urgeant mes amies de m'accompagner dans cette interminable fascination. Lydia est une cheffe d'orchestre originaire de la ville de New York. Nous la rencontrons au sommet alors qu'elle s'apprête à enregistrer la cinquième Symphonie de Gustav Mahler avec la Philharmonie de Berlin qu'elle dirige, et que son livre, modestement intitulé *Tár on Tár*, est sur le point d'être publié. Au même moment, elle apprend le suicide d'une certaine Krista Taylor, une homologue dont elle aurait empêché la carrière de démarrer. Ce pouvoir que détient Lydia est le sujet du film, tout comme la corruption qui l'anime, les petites faveurs qu'elle accorde à celles qui répondent à ses demandes, et son monde façonné par les mensonges qui la plonge dans le délire. Alors que nous sommes complètement immergés dans son esprit, que nous voyons Lydia tituber du piédestal sur lequel il avait été placé. Nous oscillons entre le rêve et le cauchemar. La réalité est complètement déformée, elle nous pose des questions sans y apporter de réponses. Les nuances prennent la forme de son assistante Francesca, jouée par Noémie Merlant, de Shannon, sa compagne, jouée par Nina Hoss, et de leur fille Petra. Le son fait entièrement partie de cette réflexion, la musique est le noyau de Lydia, elle berce la vie de chaque personnage, les réunit et les sépare.

Mon commentaire sur Letterboxd : « ce film est une drogue »  
Note : 5/5

**Les années Super 8** – par Annie Ernaux et David Ernaux-Briot (2022)

Annie Ernaux apparaît sur l'écran. On est au début des années 70, c'est la première fois que je vois une vidéo d'elle, une scène intime, familiale, capturée par cet objet si violent qu'est la caméra. L'appareil interrompt la tranquillité domestique et nous offre, à 50 ans de distance, un aperçu de la vie d'une future écrivaine, aujourd'hui Prix Nobel. Je crois avoir pleuré toute la séance, je lui disais merci, je la regardais dans les yeux. Elle m'avait déjà vue il y a deux ans quand pour la première fois j'ai entendu, et non pas lu, une phrase écrite de sa main, restée dans ma mémoire jusqu'à ce que j'achète enfin ce livre, le fameux *La Place*. Les images filmées avec une *Kodak Super 8* montrent les vacances en famille, les rires, et la distance s'installant au sein du couple. Annie Ernaux décrit en *off* ses souvenirs de moments qui n'ont pas été racontés dans ses livres. Elle parle de ses sentiments, de sa posture par rapport aux autres, toujours en retrait, toujours un pied à l'extérieur, l'écrivaine observant le monde. J'aurais voulu passer toute la journée en compagnie de sa voix, m'accrocher à cette tendresse que l'on retrouve dans l'universalité de ses événements.

Mon commentaire sur Letterboxd : « Je regarde ma collection de ses livres, mes notes, mes larmes séchées sur le papier. Je n'ai même pas à me demander pourquoi ses histoires me touchent autant, je le sais, elles sont en quelque sorte aussi les miennes. »  
Note : 4/5 ☹

MARIE PRINCE | LE DÉLIT